

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 10

Artikel: [Lettre]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177985>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mide et froid, qui vous transperce et vous glace, quelle horreur!... Calmez-vous, mes amis, je ne vous mènerai point sur le quai de la Limmat à Zurich, nous resterons dans notre bon petit coin de pays. Ne trouvez-vous pas que la réalité toute crue est bien dure, bien prosaïque. Lorsque le vent du sud règne et que l'on voit tous les arbres, toutes les maisons de la côte de Savoie, trouvez-vous cela joli? Non, nous préférons voir ce beau panorama, alors qu'il est légèrement voilé par les vapeurs d'un jour d'été, alors que l'imagination trouve tant à deviner. Il est beau de voir, depuis le pont d'Orbe, le marais se couvrir de lacs imaginaires et s'avancer un escadron de vapeurs partant du château de Grandson pour venir envelopper les vieux châteaux d'Orbe et de Bavois. En suivant de l'œil, les nuages qui se glissent le long du Montaubert et du Chasseron, on pense, malgré soi, aux troupes de Charles-le-Téméraire, on se représente la musique de la vache d'Unterwalden et du taureau d'Uri.

Avenches est dramatique les jours de brouillard; les tours antiques des Romains, l'amphithéâtre, la cigoignière paraissent comme une évocation sinistre du passé. Le bois de Chatel avec son phénoménal grand sapin et ses redoutables grottes, domine le tout. L'obélisque de Morat, que l'on sent au loin, perpétue l'idée des races de géants qui ont tour à tour ébranlé la sévère contrée. Que tout cela repose l'esprit! Que l'on s'éloigne avec volupté des prosaïques réalités de notre époque.

Dans les pays moins fortunés sous le rapport de la nature, l'homme d'études aime à s'asseoir en robe de chambre et en babouche sur un canapé que la pipe ne tarde pas à entourer d'un nuage aromatique de Varinas ou de Maryland. Mais qui dira toutes les bonnes qualités de tabac; qui dira tous les trésors de de pensée et d'imagination que la pipe a fait naître? Qu'on ne vienne point calomnier le tabac. La France a et aura longtemps encore, malgré ses douze millions de brûle-gueule, de la gloire, de la science, de l'imagination et du cœur. L'Allemagne a encore des trésors de romantisme, de philosophie, de pensée, quoiqu'elle soit imprégnée de tabac. Cela dit, revenons au voile transparent qui cache tout et qui laisse tant à deviner; revenons à l'illusion qui console de la réalité, à la vie intellectuelle dont rien ne peut nous déshériter. Couvrons d'un voile de brouillard ce qui doit être caché, et, sur ce voile changeant et mobile, voyons, par les yeux de l'esprit, le contentement et le calme.

J. Z.

La société des vilains b.....

Vous avez tous entendu parler de cette société, composée de Vaudois pur sang, au caractère cuirassé, au visage enluminé, insensibles aux roucoulements de l'amour, aux douces et timides paroles, ne craignant ni le froid ni le chaud, ni le vent ni la neige, ayant passé par toutes les phases de la vie et écrasant tous les rai-

sonnements de la philosophie par un seul mot du gros bon sens. Eh bien, cette société a un assez grand nombre de membres à Lausanne, où réside son comité. Celui-ci siège presque en permanence en octobre pour s'occuper des intérêts de la patrie au point de vue vinicole. L'eau lui inspire une profonde horreur et il ne lui reconnaît d'autre mérite que celui d'éteindre les incendies. Pour être initié dans la noble compagnie, il faut être doué d'une soif constante, avoir la réplique prompte et facile, et le coude délié par de fréquents exercices de bas en haut.

La société des vilains b..... a, dit-on, des secrets devant lesquels pâlisseraient ceux du carbonarisme et de la franc-maçonnerie. Quel est son origine, le nombre de ses membres, son mot de ralliement, quels sont ses insignes, que se passe-t-il dans son sein le jour de ses grandes cérémonies?..... mystère. Quelques personnes prétendent savoir, cependant, que cette société a des réunions assez rapprochées au fond d'une cave muette, profonde, mais bien meublée, où le fond d'un tonneau, qui fut plein jadis, sert de table au comité, entouré de ses fidèles. Quatre vieux chandeliers, en forme de pinces, le long desquels le suif ruisselle, jettent sur la scène une lueur blafarde. Le président ouvre la séance et donne la parole au secrétaire pour la lecture du procès-verbal; puis au caissier qui doit rendre compte de son précieux dépôt, le contrôle de la caisse étant devenu nécessaire depuis les échecs qu'elle a subis durant les grandes chaleurs du dernier été. Après cela, une discussion générale éclate avec ses lazzi, ses réparties, ses contes impossibles, ses plaisanteries décochées sans pitié à droite et à gauche et ses rires ébouriffants. Si jamais le hasard faisait tomber au milieu de ce groupe un pauvre profane, un malheureux qui ignorât le dictionnaire des vilains b....., il essuierait un feu de file qui, tout en lui révélant les richesses de la langue française, le ferait promptement déguerpir.

Voilà ce qui en serait de ces réunions plus moins familières. Quant aux grandes réunions officielles où le vilain b..... se rend avec ses insignes, nul être étranger à l'association n'a jamais pu en connaître le moindre secret. — Respect et silence. — Cette société ne s'est jamais manifestée que par un seul acte public, lors du tir cantonal de Lausanne en 1851. Au pavillon des prix, brillait une belle coupe en argent, avec cette inscription: *Offert par la société des vilains b..... de Lausanne.*

L'heureux mortel qui remporta ce prix a lu et relu cent fois la curieuse inscription; il n'en sait pas davantage et se demande encore aujourd'hui ce que c'est que la société des vilains b.....

L. M.

Bords de la Broie, 25 janvier 1865.

A la rédaction du *Conteur vaudois*.

Messieurs,

Peu s'en-est fallu qu'à propos du terme de *régent*,

quelques séances du grand conseil et par conséquent quelques mille francs n'aient été consacrés pour en découvrir le vrai sens et l'étymologie.

Le canton l'a échappé belle ! mais le mot a été conservé avec raison ; on n'aurait su en trouver un autre, et s'il n'eût pas existé, on aurait dû l'inventer.

D'anciens titulaires lui trouvaient du ridicule. Je ne sais ; s'ils le disent, il faut les en croire ; mais à qui la faute ?

Après tout, s'en tenant à l'étymologie, ne faut-il pas être bien exigeant pour ne pas vouloir d'un titre employé pour les interrègnes, pour la banque de France, un terme venant de *regere*, conduire, diriger, et qui a donné naissance à celui de *roi* ? un titre qui, dans l'enseignement, dans les temps de vraie science et de modestie, a été porté par des gens sachant à fond le latin, le grec, l'hébreu, les mathématiques, et qui n'ont jamais songé à s'en offusquer. Il est vrai qu'alors il n'était pas question de cette belle nomenclature d'objets d'enseignement que, dans ce temps, on connaissait, qu'aujourd'hui on est censé savoir, bien moins encore de perquisitions dans les boulangeries, d'investigations sur la fabrique du pain de munition, ni d'en prendre des fragments pour en amuser les assemblées délibérantes.

Si ce terme a pris aujourd'hui un certain parfum, c'est grâce à quelques titulaires passés ou présents, mais eux seuls en portent le poids. Quoiqu'il en soit, il se justifie bien mieux que celui d'instituteur, dont la racine signifie *fonder, instituer, établir*, ce qui n'est pas proprement le cas du régent. Ainsi, à moins d'adopter le titre de *maître d'école*, dont on n'a pas voulu, ou celui de *professeur*, qu'on prendrait volontiers avec l'augmentation de paie, il faut s'en tenir au mot de *regent*, français, très-français et fait *exprès* ?

Agriculture.

Une variété chinoise de luzerne. — La luzerne chinoise, connue sous le nom de *moù-siù*, a pénétré dans la Russie, où l'on commence à la cultiver sur une grande échelle ; des échantillons de graine viennent d'être introduits en France, et l'on va expérimenter cette culture.

Dans toutes les contrées de steppes dépendantes de la Chine, surtout de Dzoungarie, et dans le Tourkistan, le *moù-siù* est une des branches les plus importantes de la culture de la ferme et l'élément le plus puissant de la prospérité, cette plante remplaçant complètement, pour la nourriture des animaux, les *graines* et la paille des céréales.

On sème le *moù-siù* au commencement du printemps ou en automne, une fois la récolte des derniers blés achevée. Cependant l'ensemencement en automne est préférable, parce que la plante s'enracine plus profondément, talle mieux. Plus le sol est glaiseux, plus le *moù-siù* donne de produit, et presque tous les terrains

lui conviennent. Il redoute les trop grandes sécheresses, que les Chinois préviennent en irrigant.

Dès la seconde année, le *moù-siù* lève en touffes épaisses au printemps, et après avoir fourni deux coupes, en mai et en juillet, il offre en septembre un excellent pâturage pour les bestiaux.

La luzerne chinoise forme ainsi une prairie abondante, qui peut durer dix à douze ans. Sur un sol médiocre, en Dzoungarie, on récolte ordinairement (mesures réduites) sur cent perches, dix quintaux de foin sec.

Théâtre.

Chaque jour on se plaint de l'absence d'un théâtre, chaque jour on constate combien la ville de Lausanne offre peu de récréations. Eh bien, voici une petite diversion apportée à la monotonie de nos longues soirées d'hiver. M. Durand, directeur de la troupe dramatique de la Chaux-de-Fonds, vient d'arriver ici avec l'intention de nous donner quelques représentations. Cette troupe a débuté mercredi devant une salle comble, du sein de laquelle sont partis de nombreux applaudissements. Le *Gamin de Paris*, cette excellente comédie de Scribe, a été jouée très consciencieusement, avec beaucoup d'assurance et d'entrain, malgré l'absence de l'orchestre qui n'avait pu être organisé pour cette soirée. M. Durand s'est acquitté de son rôle long et fatigant en acteur vraiment distingué. Madame Angèle, travestie en gamin de Paris, a joué avec une souplesse, une verve qui ont sans cesse animé la scène et entretenu la gaieté dans l'auditoire.

Un tel début doit être encouragé, et nous espérons que le public lausannois s'empressera de faire à la troupe de M. Durand l'accueil qu'elle mérite.

LES BOTTES DE CENDRILLON

(1)

Il venait d'éclater un de ces orages que juillet couve sous son ciel de feu. J'étais accablé, brisé, anéanti.

— Au diable le travail, m'écriai-je, les intérêts et les soucis !

Je pris mon chapeau, ma canne, et je descendis mes cinq étages, sans savoir de quel côté j'allais diriger ma paresse et ma flânerie.

Je me dirigeai vers Montmartre.

A chaque pas c'était un drame ; une comédie à chaque pas.

Ici, quelque mendiant que l'orage n'avait pas chassé de sa borne ; toujours il tendait sa main suppliante, et la pluie seule la remplissait de son aumône humide. — Sur ce trottoir, la moue chagrine d'une jeune fille, surprise à l'heure où elle se rendait au bal : l'orage a détruit l'espoir du plaisir de la soirée, l'orage a chiffonné les plis de sa robe d'indienne qu'elle avait elle-même repassée le matin dans sa chambrette ! — Puis le vent tourbillonne, les parapluies se retournent en forme d'entonnoirs, les ruisseaux grossissent. Il y a là des enfants qui barbotent pieds nus dans ces fleuves d'une heure. — Les voitures se croisent avec rapidité, en faisant jaillir sous le fer de leurs roues des jets d'eau au lieu d'étincelles de feu. — Parfois, au sommet d'un omnibus, se dresse la fatale pancarte de tôle, où quelque Atalante